

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/2 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.2.51667

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

médiatisée d'Oberschwaben et une puissante paysannerie. Singen est typique des villes frontalières germano-suissees situées le long du Rhin et contrôlées sur le plan économique par des entreprises helvétiques. Enfin Hechingen est l'occasion de présenter l'histoire administrative du comté de Hohenzollern qui a fait partie de la Prusse entre 1850 et 1933.

Trois villes ont été fortement marquées par leur université depuis plus d'un demi-millénaire: Fribourg, Heidelberg où elle est le premier employeur dans la ville et surtout Tübingen où elle marque de son empreinte tant le paysage urbain que la vie sociale et la structure économique de la ville.

Enfin quatre villes ont un caractère spécifique: Königsbronn est représentatif d'un protestantisme marqué par le piétisme: une bonne partie de la contribution est consacrée à Georg Elser dont l'attentat manqué contre Hitler en novembre 1939 a échoué à 13 minutes près. Cette culture a produit des hommes compétents: certains maires n'ont pas pu être mis à pied par les nazis et ont été maintenus par les Américains en 1945. Weinsberg figure à cause du médecin poète Justinus Kerner, qui a marqué la bourgade pour des générations et qui y a attiré des milliers de visiteurs. La dernière, Friedrichshafen, doit sa fortune industrielle au comte von Zeppelin qui a perfectionné la technique des ballons dirigeables et y a créé une industrie aéronautique devenue la plus technologique jusqu'à la seconde guerre mondiale. Hitler a cependant préféré l'aviation au dirigeable à hydrogène, à cause de l'explosion du Zeppelin Hindenburg. La contribution comporte de longs développements sur les attaques aériennes alliées de 1943 à 1945.

Au total le livre présente un panorama de sites très divers, mais représentatifs de la variété des lieux de mémoire et des villes au patrimoine enraciné et demeuré visible, sans oublier les mutations contemporaines. L'ouvrage a aussi le mérite de mettre en relief des aspects encore peu étudiés comme la présence, le rôle et la liquidation de communautés juives parfois très fortes (2% de la population à Heilbronn) ou la résistance au nazisme.

Certes on peut toujours ergoter sur l'absence de telle ville ou de telle région – le comté de Fürstenberg par exemple –, mais il s'agit d'un ouvrage neuf, de qualité et homogène sur la mémoire et le patrimoine dans le Land de Bade-Wurtemberg.

Bernard VOGLER, Strasbourg

Um Himmels Willen. Religion in Katastrophenzeiten, hg. von Manfred JAKUBOWSKI-TIESSEN und Hartmut LEHMANN, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 2003, 358 p., 16 ill., 1 plan, ISBN 3-525-36271-4, EUR 29,90.

En cas de catastrophe, d'épidémie ou de famine, les populations du Moyen Âge et des Temps modernes demandaient le secours de la religion non seulement pour enterrer les morts et consoler et secourir les survivants, mais aussi pour donner une explication au phénomène. Invariablement ce dernier était un châtement de Dieu pour l'impiété et les vices des humains. Dieu ne les avait pas pris en traître puisqu'il avait annoncé l'imminence de la punition par des présages, comètes et autres signes du ciel, que les hommes, dans leur aveuglement, avaient négligés de considérer. Il ne restait plus qu'à prier, faire pénitence pour implorer la clémence de Dieu et éviter le retour de la catastrophe. Il n'en demeure pas moins que l'aide aux victimes et la prévention des famines, des incendies, des épidémies allèrent de pair avec les manifestations religieuses, tandis que les savants recherchaient des explications naturelles. Mais les populations manifestèrent longtemps leur attachement aux significations religieuses. Aux autorités laïques et gouvernementales, l'aide et la prévention, aux autorités religieuses, la consolation et l'explication. Les divers articles de ce recueil confirment tous ce schéma général.

Les épidémies de peste générèrent des formes particulières de piété. Heinrich DORMEIER ouvre sa contribution par la description d'une bannière de confrérie de pénitents blancs de

Pérouse peinte en 1464 par deux artistes ombriens: la Vierge de Miséricorde avec son grand manteau, entourée de saints protecteurs (Sébastien, Laurent, les saints patrons de la cité ...), Dieu fulminant les trois flèches de la peste, de la famine et de la guerre, et devant le profil de la ville, l'allégorie de la mort foulant les morts tandis que les vivants fuient les lieux empestés. Saint Roch, saint pesteux s'il en est, mais non canonisé, n'est pas encore présent. On connaît sa vogue à la fin du XV^e siècle dans le Trentin et le Piémont, où il figure jusque sur les murs de maisons privées, et en Allemagne. Comment compense-t-on en pays protestant la proscription luthérienne du culte des saints? Souvent en transgressant l'interdit, en recourant aussi comme les catholiques aux médailles et autres amulettes. Les autorités civiles, en Italie comme dans l'Empire, comptent les morts, veulent contrôler, lutter contre la contagion en interdisant les rassemblements, ce qui ne va pas sans heurt avec le clergé qui ordonne des processions et des prières dans les églises. On sait le conflit à ce propos en 1576 entre Charles Borromée et la municipalité de Milan. La crise frumentaire des années 1570, générale en Europe et trop peu connue, est l'objet d'un volumineux article d'une centaine de pages, complété par la publication en fin de volume de deux poésies de crise (Wolfgang BEHRINGER). Cinq années d'hivers rigoureux – les fleuves et la Baltique gelés – et d'étés pluvieux – inondations du Rhône –, de 1569 à 1573, bien caractérisés par les études de paléoclimatologie, eurent les conséquences attendues, hausse des prix, famine, épidémies, mortalité, chômage, errants. Un peintre et bourgeois d'Augsbourg, Barnabas Holzmann, écrivit sur l'événement 1585 vers où il le contextualise par l'évocation de la guerre civile en France et aux Pays-Bas et de l'occupation de la Hongrie par les Turcs. Il stigmatise les riches et les usuriers qui profitent de la misère du peuple ... Mais *in fine* ce sont bien les vices des hommes qui attirent la malédiction sur un monde qui est entré dans un âge saturnien et qui s'achemine vers l'apocalypse. Ailleurs, dans l'Oberland bernois ou en Savoie, le rite propitiatoire est la chasse aux sorcières. Lambert Daneau, successeur de Calvin à Genève, publie son «Discours des sorciers». Rares sont les esprits, pas obligatoirement athées qui, tel Montaigne, ne voient pas un signe de Dieu dans tout hiver froid. La législation de crise des autorités catholiques comme protestantes va dans le sens de la *Sozialdisziplinierung*. La ville d'Augsbourg ferme ses portes, importe du grain de Frise, des Pays-Bas et même de la Hongrie turque, augmente la capacité de ses greniers, modernise ses fours, les Fugger construisent un hôpital; ailleurs on interdit de brasser. Partout la crise est instrumentalisée par l'État, que ce soit en Bavière – les mesures drastiques d'économie du chancelier Thaddäus Eck – ou en Saxe électorale: la codification criminelle de 1572. Il faut aussi faire pénitence; Martin SALMANN décrit le jour de prière ordonné à Bâle le 10 septembre 1620: toute la population devait se rassembler dans les églises pour se repentir, implorer le Ciel et se confesser. L'occasion en était la guerre de Bohême et du Palatinat, les troubles en Valteline et dans les Grisons, la concentration des troupes autrichiennes en Alsace et les menaces sur le pont de Brisach. Les Bâlois n'avaient pas prêté attention aux signes prémonitoires, un tremblement de terre en 1614, deux comètes en 1618, un ciel rouge sang et peuplé d'un dragon, un village englouti par une chute de rochers ... Le but du *Feiertag*, dont la pratique se généralisa après 1650, était d'intensifier la piété publique par une conduite collective, tout en faisant intérioriser la pénitence. La grande marée du 11 octobre 1634 qui rompit les digues et mit sous l'eau 18 paroisses côtières de la mer du Nord en Schleswig-Holstein, provoquant au moins 9000 morts, est devenue dans la région une césure durable et un élément de datation (Manfred JAKUBOWSKI-TIESSEN). Il fallut attendre 1652 et la venue de Brabançons, qui obtinrent des conditions favorables d'installation, au détriment des natifs, pour constater une récupération totale des terres. Au XVII^e siècle, on sait le lien entre la pleine lune et les grandes marées, mais ce n'est qu'une cause seconde. Quand Dieu veut punir, il ne s'en tient pas aux lois de la nature qu'il a édictées, il agit de façon extraordinaire et surnaturelle et fait se soulever la mer, signe de fin du monde. Un ingénieur des digues, Jan Adriaen Leeghwater, sur le moment, analysa techniquement la rupture des ouvrages de protection, sans se livrer à

aucune réflexion sur les causes; mais plus tard, alors qu'on s'opposait à son plan d'assèchement de la mer de Haarlem avec l'argument que les digues céderaient comme en 1634, il rétorqua qu'à cette date, c'était Dieu qui avait envoyé le fléau ..., réponse ambiguë et tactique? Il faut attendre 1795, autre temps, pour que le pasteur Ernst Christian Kruse de Pellworm mette tout simplement en cause la vétusté des digues. Plus que l'eau, le feu était bien le danger numéro un dans les villes, même s'il provoquait moins de morts (Maria Luisa ALLEMEYER). Généralement, la cause de l'incendie est bien connue; mais dans le cas de l'embarquement de toute ou partie d'une ville (Rostock, 1677), les pasteurs ne manquent pas d'évoquer le châtement divin et de formuler l'espérance qu'une conduite plus chrétienne éloignera la répétition de l'accident. Le *Bettelpatent* appelant les fidèles à la générosité envers les victimes fait toujours mention de la punition de Dieu. Parallèlement, dès le XVI^e siècle se multiplient les ordonnances pour la prévention de l'incendie et les mesures pour la lutte. Dès 1518, Augsbourg a une pompe et les ouvrages techniques sur cet appareil se propagent: en 1671, un certain Erhard Weigel imagine une pompe alimentée par un bassin sur un toit dont le remplissage est actionné par l'ouverture des portes des édifices publics, dont les églises! Dévotion et prévention ne faisaient pas toujours aussi bon ménage: en 1609, le comte d'Oldenbourg prétendit que l'organisation d'une compagnie d'assurance contre l'incendie allait contre la volonté de Dieu. En effet, à partir des guildes médiévales naquirent des sociétés d'assurance. Mais l'eau était-elle efficace sans la prière? Longtemps prévalut le slogan »D'abord prier, ensuite éteindre«. Néanmoins dès 1637 Andreas Gryphius dissertant sur l'incendie de Freystadt en Silésie, pointe les insuffisances de la protection, le manque d'eau, les portes fermées empêchant l'arrivée des secours extérieurs, le veilleur endormi; ce luthérien ne fait-il là qu'instrumentaliser l'accident pour condamner une administration catholique? En 1687, le règlement de Clausthal qui comporte 61 articles ne mentionne qu'au 58^e la nécessité de la prière, »wann die Gefahr vorbey«. Les tremblements de terre, par leur caractère chthonien, graves surtout en Europe du Sud (Palerme, 1726), alimentent la chronique apocalyptique (Rieuk VERMIJ). Ils sont toujours précédés de présages ou annoncés par des prédictions. La théorie d'Aristote, reprise par Pline et Sénèque, a toujours cours. Le tremblement de terre exotique, accompagné d'éruptions volcaniques, en monde non chrétien, observé par des marchands ou des marins, procure un autre type de description. En Europe, la rationalisation du discours sur les mesures à prendre pour éviter le pillage, pour restaurer, cohabite avec une économie de la grâce, intense surtout chez les luthériens. Les lois de la nature et la volonté de Dieu sont alléguées. Dans tous les cas, la religiosité pélerine et processionnelle s'intensifie. On sait le retentissement dans l'Europe des Lumières qu'eut le tremblement de terre de Lisbonne, capitale d'État et pleine de gens riches. Son écho dans le monde protestant est étudié par Ulrich LÖFFLER, après qu'est rappelé l'événement, tremblement de terre (8 à 10 sur l'échelle de Richter), tsunami puis incendie, châtement supplémentaire ou grâce de Dieu qui, en brûlant les cadavres, a évité l'épidémie. Les pasteurs tiennent le discours habituel, Heinrich Hoek à Brême, Johann Melchior Goeze à Hambourg: le grondement de la terre est le grondement de Dieu mécontent des humains et ils appellent à l'abstinence du boire et du manger, à la non fréquentation du théâtre, ils fustigent le catholicisme de la capitale lusitanienne. Le récit de Kant relève malicieusement qu'à Teplice, ville thermale de Bohême, le contre-coup de la secousse a augmenté le débit de la source et qu'un *Te Deum* fut chanté en remerciement. Plus encore le philosophe explique que la puissance de la création divine se manifeste d'abord dans la régularité des lois naturelles, au sein desquelles le tremblement de terre doit s'intégrer. S'opèrent une anthropologisation et une subjectivisation du phénomène, la théorie physicothéologique est remise en question, Herder critique Voltaire qui s'est fixé sur un événement alors qu'il faut considérer la marche du monde dans son tout. Retour pour terminer sur une crise frumentaire du XIX^e siècle, la famine de 1816-1817 en Allemagne (Andreas GESTRICH). La science a progressé ainsi que les observations météorologiques et astronomiques et les taches du soleil paraissent une

explication climatique valable. Mais les populations ne s'en satisfont pas et outrepassent même l'offre que les clercs présentent aux fidèles. Depuis 1750, le Dieu de colère, punisseur, a fait place au père aimant sa création; Max Franz, évêque de Cologne, interdit en 1789 les prêches dans des églises glacées et privilégie la fourniture de combustible. En 1817, le clergé ne multiplie pas les prêches et les jours de pénitence. Mais les piétistes du Wurtemberg annoncent la fin des temps, se séparent du monde pour renaître spirituellement, certains mêmes migrent vers la Russie, vers l'est, pour se rapprocher du Sauveur. Les catholiques bavarois voient sur le soleil la tache de faucille qui fauchera l'humanité; ce sera la juste punition pour la suppression des couvents et la politique éclairée de Montgelas. La mentalité traditionnelle, en recul dans les villes depuis le XVIII^e siècle, ressurgit en force.

Est-il nécessaire de souligner l'actualité des recherches en ce domaine? La mémoire des catastrophes est une donnée fondamentale du mental collectif et individuel. Quelles seront les conséquences psychiques du raz de marée du 26 décembre 2004 chez les populations de l'Asie du Sud-Est? Les mentalités anciennes, religieuses ou non, continuent à peser sur les comportements. Qui se souvient du refus de certaines communautés protestantes des Pays-Bas d'accepter les secours lors des inondations tragiques d'il y a un demi siècle? La catastrophe est un révélateur de mentalités au pluriel, tant il est vrai que se superposent et cohabitent de façon fort peu rationnelle, les explications des scientifiques, de plus en plus pertinentes, et les résurgences du vieux monde enchanté qui ne finit pas de disparaître.

Claude MICHAUD, Orléans

Wolfram HAUER, Lokale Schulentwicklung und städtische Lebenswelt. Das Schulwesen in Tübingen von seinen Anfängen im Spätmittelalter bis 1806, Stuttgart (Franz Steiner) 2003, XXVI-653 p. (Contubernium, 57), ISBN 3-515-07777-4, EUR 100,00.

Cette thèse soutenue à l'université de Tübingen sous la direction d'Ulrich Herrmann étudie sur une longue durée, de la fin du Moyen Âge à la fin du Saint-Empire en 1806, le système scolaire de la ville de Tübingen à partir de toutes les archives disponibles. Cette cité a eu un rôle important dans le système territorial régional, d'abord sous la domination du Palatinat puis à partir de 1342 du Wurtemberg. Ce travail cherche à suivre la dynamique propre du système d'enseignement d'une ville et sa différenciation progressive sous l'influence du développement urbain et des vicissitudes de l'histoire régionale. L'auteur est aussi sensible au rôle des acteurs et suit volontiers la biographie des principaux enseignants et responsables qui ont marqué l'histoire scolaire de Tübingen. La relative importance de la ville, son système scolaire différencié, la présence d'une université réputée et de centres décisionnels civils et ecclésiastiques se prêtait bien à cette tentative monographique. La période correspond en effet à la gestation et au développement du système scolaire moderne dans l'Empire avec notamment cette étape fondamentale qu'a constitué la Réforme et cette toile de fond qu'est la constitution de l'État territorial moderne.

L'ouvrage est divisé en deux parties autour de la date charnière de 1559, année où fut proclamée la grande ordonnance ecclésiastique (*Kirchenordnung*) des ducs de Wurtemberg, soumettant l'ensemble du système scolaire de la ville à la législation territoriale princière. La première partie, de loin la plus courte, est consacrée aux débuts de l'école à Tübingen de la fin du XIII^e siècle jusqu'à 1559. Deux chapitres retracent d'une part l'histoire de la ville dans son contexte, d'autre part les premiers développements de l'école avant cette date. À vrai dire, les sources sont trop rares et lacunaires pour permettre d'aller vraiment dans le détail avant la Réforme (1534). Les sources ne mentionnent un maître d'école pour la première fois qu'en 1312, et on ne peut dater précisément l'apparition de l'école allemande. Pour le reste l'auteur est bien souvent obligé de s'en tenir à des généralités tirées des histoires de l'éducation sans véritable appui local. L'école latine est évidemment mieux présentée et en